

L'EXPEDITION

Vingt dieux! Quel froid, mes amis!... Justement, il y a dans le besace une histoire de soleil! Quand, dehors, il fait chaud à cuire un œuf, c'est le moment de songer aux glissades sur les ruisseaux pris; mais quand les ruisseaux sont pris, quand les palmes de givre ont poussé aux vitres, les saignées d'argent aux branches et — pardon! — la goutte à notre nez, c'est le moment d'allumer un grand feu de bois et de parler de soleil, après le déjeuner, à l'heure incomparable de la digestion. A ors, ou, on sent la bonne chaleur de l'éto couler dans les veines. Vous vous grillez les jambes au feu de sarments, vous êtes calé dans votre fauteuil comme un escargot dans son trou d'hiver; la bite s'égouille à vous jouer son air de menaces sous les portes; la maison est pleine du bruit des pincettes qui attisent les foyers; le chat fait la pelote, le chien en fait la mort et vous, vous êtes à six mois en arrière: vous songez à cette journée d'éto ou, assomé de chaleur....

Oui, allons! C'est le moment de parler de M. Descourtil, qui, gué, tré, vété, certains jours, comme un batteur d'estrade, et d'autres comme un marchand d'orviétan, la boîte verte au côté, le filet de gaze au poing, venait s'offrir, en pleine canicule, à chasser les papillons. On se demandait quelle bête le poussait à traverser les brandes, à grimper aux rochers, à faire des sauts de cabri, à se coucher, à ramper, à bondir, semblable à un pantin de bois, mais combiné avec cette flamme qu'on voit dans les yeux ceux qui ont trompé ou qui ont couru des périls. En société, il reprenait son air de vieux diplomate desséché, souillant, poli, discret, les jambes fatiguées, le buste incliné, tous les jours occupé à faire une courbette ou à tourner un madrigal. Quelquefois, une grande égratignure lui balafrait la joue, ou bien il portait le bras en écharpe: blessures d'expédition.

Et savez-vous pourquoi ce petit vieux qui saluait si bien les femmes, savez-vous pourquoi M. Descourtil, dès que le printemps devenait ferme, entreprenait de parcourir le pays, vêtu en Robert Macaire, et de poursuivre les papillons? C'est qu'en vieux sage qui ne peut plus compter sur l'amour pour accroître sa réserve de souvenirs, il se faisait une réserve de soleil pour l'hiver. Aux dures journées, où le vent âpre soufflait en faisant danser les sorcières sur les routes, M. Descourtil vaguait dans ses grandes pièces tapissées de boîtes vitrées où s'étaient, glorieux ou enfantine, les papillons de ses chasses. Quelquefois M. Descourtil tombait en arrêt devant l'un d'eux; c'était une heure endiamantée qu'il revivait. Le pré en fleurs, le coteau roti, le buisson de la capture surgissant. Il se redressait, cambrait la taille, saisissait les jambes, et ses narines palpitèrent. Le bon air du coteau, le parfum du pré....

Il advint que le beau répertoire de couleurs et de rêves de M. Descourtil tourna insensiblement à la collection. M. Descourtil ne sut plus désigner ses papillons par: «celui du coteau-Maven», «trois kilomètres de Capestras», ou «le grand jardin de la dernière horde de l'Arsemendi». Il apprit, le pauvre homme, à prononcer les noms sauvages dont les ventres de science ont baptisé ces pétales de joie, et voilà qu'il classa, qu'il étiqueta et qu'il se mit à chercher les exemplaires qui lui manquaient.... (Plus d'hiver joyeux, plus de ces belles chevauchées sur les nuages qui vous font oublier que le calendrier marque les jours «matutes» de l'année. Il s'entoura de livres, piocha dedans comme au temps de ses versions grecques; et puis, il courut les marchands, visita les collections. Il ne voyait plus les couleurs qui chantaient, il ne voyait plus que les noms qui s'étalaient au-dessous, et il se mit à acheter.

Mais il y a des choses qui ne se vendent pas, et c'est la revanche du bonheur délaissé.

Quand M. Descourtil voulut acquérir un «Drurya Antimachus», on lui répondit d'aller en capturer lui-même, en Afrique, dans la Guinée.

Il haussa les épaules. Aller en Afrique pour un papillon! Ce ne fut pas le papillon qui fit des siennes, ce fut le nom dont on l'avait baptisé. Tout le jour, M. Descourtil se répétait: «Drurya Antimachus, Drurya Antimachus....» et la nuit, dans ses cauchemars, il se voyait couronné de papillons; tous les papillons de sa collection volaient, chacun avec son étiquette au derrière. Ils avaient l'air d'un vol de morceaux de papier; ils s'abattaient, se relevaient et montaient tout à haut, aux planètes, rejoindra deux paquets d'ailes aux couleurs merveilleuses, rejoindra le «Drurya Antimachus».

Lorsqu'on lui répéta: «Allez en Guinée», il ne haussa plus les épaules. Il se renseigna sur le prix du voyage, sur les moyens de transport, sans désir de s'embarquer, bien sûr!

Au moment où une folie vous tarabuste, est-ce qu'on commence

Les apparitions de Conques

L'«Echo du Merveilleux» publie une émouvante communication d'un ecclésiastique sur des faits étranges qui se passent dans la paroisse de Conques.

La paroisse de Conques, près de Carcas-onne est depuis quelques temps le théâtre de faits merveilleux qui jettent dans l'admiration les populations de tous les pays environnants. Cinq fois déjà dans le cours des quatre dernières années, Notre Seigneur Jésus-Christ a daigné s'y montrer dans la Sainte Eucharistie, et cela non à quelques personnes isolées, mais — chose inédite dans les fastes du mysticisme, — au foules entières agenouillées en sa présence.

Le fait s'est produit pour la première fois le jour de l'Epiphonie, 6 janvier 1907. Le Très Saint Sacrement était exposé au-dessus du Tabernacle de l'église paroissiale et les officiers s'y déroulaient comme d'habitude quand l'un des enfants de chœur, manifestement distraité de ses fonctions et élevant constamment les yeux en haut, s'attira, de la part du prêtre officiant une réprimande pour ses maladrotes. Qu'avait donc, ce jour-là, ce jeune étourdi?... «Monsieur, voyez!...» dit-il. Et le prêtre, levant les yeux vers la Sainte Hostie, aperçut une figure....

Ce jeune «étourdi» avait l'insigne privilège de contempler l'auguste Face du Sauveur. Mais ce privilège ne devait pas être exclusif, et des centaines et des milliers de personnes allaient désormais pouvoir jouir de la même faveur.

Quelques minutes après cet incident, l'enfant traversait les rangs des filetes pour faire la quête. — «Maman, dit-il en passant près de sa mère, je vois le bon Dieu!» Effectivement, la mère, en proie à une émotion bien compréhensible, vit aussi une figure humaine dans la Sainte Hostie. En passant près du père, même réflexion et même constatation. La chose se communique aussitôt de proche en proche, et l'assistance entière, sauf quelques exceptions, put affirmer avoir vu ce jour-là la Sainte Face de Jésus-Christ.

Cette apparition, si extraordinaire qu'elle ait été, ne devait pas néanmoins être la plus étonnante pour ceux qui devaient être les témoins des apparitions suivantes. Et il semble que chaque fois que le miracle se renouvelle, des faits plus merveilleux que les précédents viennent faire oublier les émotions passées.

Cette merveille s'est reproduite: la deuxième fois, le 10 septembre de la même année, dans une chapelle située à quelques centaines de mètres du village et dédiée à la Sainte Vierge sous le vocable de «Notre-Dame de la Gardie»; 3° le 10 septembre 1908, dans la même chapelle; 4° le 7 février 1910, lors de l'«Oraison des 40 heures», à l'église paroissiale; 5° le 18 juin 1911, jour de la fête du Sacré-Coeur, dans une chapelle de l'église dédiée au Sacré-Coeur; 6° le 29 août 1911, jour de l'Adoration perpétuelle, à l'église paroissiale; 7° le 10 septembre 1911, en plein air, sur l'esplanade de la chapelle de Notre-Dame de la Gardie; 8° le 15 octobre 1911, encore à l'église paroissiale.

Les apparitions du 7 février 1910 et du 15 octobre 1911 ont été particulièrement à quelques personnes seulement. Tous les autres jours, les foules entières ont pu contempler le Dieu fait Homme sous des formes très différentes: tantôt (et ordinairement) c'est la Sainte Face couronnée d'épines qui apparaît dans le rayonnement de l'ostensoir; tantôt c'est le profil seulement que l'on aperçoit; d'autres fois, c'est Jésus au pied, les épaules nues et ensanglantées, et attaché à la colonne comme au moment de la flagellation; l'un des témoins a vu la tête de saint Jean, «l'Apôtre que Jésus aimait», reposer sur la poitrine de son Maître comme à la dernière Cène du Jeudi saint; un autre a affirmé avoir vu la Sainte Face pendant un temps assez long, puis à un moment donné la figure se mouvoir, se tourner de côté et montrer son profil jusqu'à la fin; le 10 septembre 1911, la foule rassemblée en plein air a pu contempler le Christ en croix au moment de la Bénédiction; enfin deux ou trois personnes, en ces diverses circonstances, ont eu le privilège de voir le buste du Christ en grandeur naturelle, au-dessus de l'ostensoir, celui-ci disparaissant derrière l'éclair projeté par la céleste vision.

L'une de ces dernières personnes, venues d'un département voisin dans l'unique but d'affirmer sa foi, si Dieu daignait la favoriser de quelque vision, fut la seule qui vit, le 7 février 1910, quelque chose d'«anormal». De retour chez elle son confesseur lui ordonna de retracer à l'aquarelle ce qu'elle avait vu à Conques; c'est un buste de jeune homme vu en demi-profil, la tête légèrement penchée sur la droite, couronnée d'épines, avec l'expression d'une grande tristesse. Les épaules sont couvertes d'un man-

Le Déserteur.

Il mangea la soupe du matin avec eux. Il la trouva bien meilleure que celle de la caserne que, pourtant, il mangeait d'habitude avec plaisir. Puis il dit: —Maintenant, je vais faire un tour, voir les connaissances.

Il faisait tout à fait clair. Devant les portes, la neige avait un peu fondu, parce qu'on avait vidé des marmittes d'eau chaude. Les poules étaient sorties, mais on n'entendait pas beaucoup chanter les coqs.

Il alla d'abord chez les Prégermain, parce que les Prégermain avaient une fille de son âge qui était pour ainsi dire sa promise. Il se disait qu'elle allait tout de suite remarquer ses galons. Elle s'exclama: —Tiens! Voilà le Jean! Je croyais que c'était seulement pour Noël!

Il lui répondit comme à sa mère. Prégermain arriva du fond de la cour, et lui donna une poignée de mains. Puis on but un petit verre d'eau-de-vie. Et Prégermain lui dit, comme le père Mijean: —Alors, te voilà avec des galons!

De bonheur, il devint aussi rouge que ses deux galons à la fois. Alors, il alla de maison en maison. L'bergiste lui paya une fameuse tournée. Puis ce fut le tour du père Tharé, qui lui avait dit dans le temps: —Tu sais, quand tu reviendras, n'oublie pas de me rapporter un paquet de tabac de cantine!

Mijean lui porta le paquet, que le père Tharé lui payait dix sous. Avec ces dix sous, il s'acheta un «paquet de cinquante» qu'il n'en faisait pas un tout les ans.

Cette première journée passa vite, très vite.

Il entra vers la nuit, c'est-à-dire à peu près vers cinq heures. La vieille dit: —Comme tu dois être fatigué, on va manger la soupe tout à l'heure, puis on se couchera.

Il alla se mettre à table quand on frappa à la porte. —Sans doute quelqu'un qui vient te voir! dit la vieille.

Elle alla ouvrir. Mijean tournait le dos à la porte. Ce fut un gendarme qui entra et qui, avant qu'il eût eu le temps de crier, le prit par un bras. Il sursauta, voulut se défendre.... et, sortant brasméché de son rêve, se retrouva dans sa guérite avec l'adjutant de semaine qui le secouait en lui disant: —Ah! mon gaillard! Vous dormez étant de faction! Et on a défilé première classe, encore! Allez! Votre compte est bon!

Mijean tremblait de tous ses membres, et ce n'était pas de froid. Cette fois, il eut vraiment peur de «passer un conseil».

Et lui, le soldat modèle qui se faisait gloire de ne pas avoir une heure de consigne, il fut ravi au septième ciel lorsque il apprit qu'il n'en tirerait, à cause de ses bonnes notes, avec six jours de salle de police, et privation de permission pour Noël.

Privé de permission! N'était-il pas allé au pays? N'avait-il pas fait son compte? Ame simple, il se consola facilement, et vite. Sa punition terminée, il s'en fut au bureau de poste, envoya quatre francs à ses vieux, s'acheta les cinquante centimes pour s'acheter, le soir du 24 décembre, un paquet de tabac fin, puisque ce n'était qu'en rêve qu'il avait vu le père Tharé.

SHANGHAI

Le Théâtre chinois

Une vaste salle, brutalement éclairée. Des pipes, du thé, des oranges, des gâteaux. Les hommes sont coiffés de toques noires; les femmes ont des perles sur leurs bandeaux plats, leurs cheveux nattés sont retenus en chignon par une épingle d'or. Des costumes en soie bleue ou violette, à ramage.

A la scène, une histoire de brigands. Des ballets simulent les batailles. Agitant leurs grands sabres, les figurants s'abattent, se relèvent, se couchent, bondissent souples comme des acrobates. Sur leurs pommettes fardées de bleu et de vert, s'ajustent des masques affreux, animés par le pissement des joues, par l'éclair des yeux, et qui semblent vivants. L'orchestre fait rage, mêlant les sons à peu de monde à attendre le train. Il monta dans un compartiment où il n'y avait personne. On eût dit que ce train-là partait express pour Mijean. Ils passèrent, l'un emportant l'autre, devant la caserne, quoique à une certaine distance. Mijean ne la vit pas, à cause de la nuit, mais il la devina. Il se représenta ainsi sa guérite abandonnée. Il se demanda si l'on s'était aperçu de son départ, si on l'avait remarqué. Mais cela ne l'intéressa pas outre mesure. Il essaya de voir, à travers la vitre, des paysages blancs de neige; mais la nuit était plus noire que la neige n'était blanche. Alors Mijean s'endormit sur la banquette, et se mit à dormir. Il en avait grand besoin.

Il se réveilla juste à la station où il devait descendre. Décidément, il avait toutes les chances. Le petit jour se levait sur la neige. Il eut un frisson. Il avait les pieds gelés, mais il les eut vite réchauffés, parce qu'il partit au pas gymnastique pour arriver plus vite chez lui. Il avait dix kilomètres de bonne route à faire! Mais on eût dit qu'il avait des ailes aux talons. Et ce fut presque de suite qu'il arriva dans son village, et devant la chambrière de ses vieux. Le chien était dehors, cherchant où ne sait quoi. Le chien le reconna, tout de suite, malgré son uniforme, et se garda bien d'aboyer.

«C'est donc toi, Jean? dit la vieille stupéfaite. Comment que ça se fait?»

«Ça se fait, répondit-il, que je viens plus tôt.»

Il l'embrassa sur les deux joues, et son père sur une joue seulement. Puis il ajouta: —Et je viens pour cinq jours!

Car il fallait — Jean Mijean continuait sa théorie! — que le cinquième jour, à minuit au plus tard, il se fit, au poste de police, porter retraint.

La chambrière n'avait pas changé. Il y avait toujours la cheminée où le feu ne s'éteint jamais, pas même en juillet, l'horloge, bien vieille, et qui montra peut-être un jour, lorsque son heure aura sonné. Il revit la table, sur un coin de laquelle traînaient les mêmes casseroles, et le miches de pain que l'on renouvellait tous les dix jours. Cela lui souffrit pour le moment. Et il se sentit heureux. Il n'oubliait pas qu'il avait abandonné son poste. Mais, chose prodigieuse! lui, Mijean, soldat modèle, cela ne le touchait pas. Son bonheur formait comme un bloc compact, pesant, que rien ne pouvait ébranler.

Le vieux lui dit: —Alors, comme ça, te voilà avec des galons? T'es dû avoir rudement du mal pour les avoir!

Il n'en revenait pas, que son Jean pût porter des galons. Eût-il été colonel, que le vieux ne l'eût guère plus admiré. Il fut très fier.

SOUTCHEOU.

En bateau chinois.

Trois petites chambres aux cloisons minces, sculptées, laquées de rouge, veinées d'or. Une large banquette ornée: c'est mon lit. L'air humide se glisse entre les planches mal jointes. Il fait noir. Un berceement lent et souple; j'ai l'impression de planer, de voguer dans l'immatériel. Mon Ame se détache de la terre: je m'endors.

An réveil, l'aperçois, par les vitres peintes, les rives bordées d'arbres, les maisons blanches coiffées de toits noirs. De ci de là, un pont d'une arête vive expose: un croirait passer sous un arc-en-ciel.

Une marraïte grise, crénéelle, se mire dans de larges eaux claires. Soutchéou la belle va nous accueillir. —La-haut, disent les Chinois, le paradis: ici-bas, Soutchéou et Hangchéou.

J'ouvre ma porte. Au premier plan, se balancent les deux torseaux de nos bateliers qui godaillent. Le lauda a ce nez aquilin, ce profil mince, qui donne à certains types chinois un air extraordinairement aristocratique. Sa femme est une forte osseuse, pleine de santé. L'enfant (deux ans), surchargé de vêtements bordés de rouge, porte un bonnet brodé d'or, semé de taches, et convert de crasse. Tout ce moule loge à l'arrière, dans un réduit moitié en pie'n air, moitié sous-pente, parmi les ustensiles de ménage et de cuisine, les vivres et les canards.

Nous voguons sous une brume étincelante, dans l'atmosphère tiède des canaux. Les maisons d'un bois noirâtre nous arment tout, irrégulières et fines comme un décor; elles tendent vers l'onde des escaliers sans rampe, longues dalles brillantes la berges, posées sur le vide.

Des bateaux amarrés, avec leurs treilles de jonc plat, entassées, rapiécées, variant du jaune clair au brun sale, et tout un fouillis d'ustensiles et de gens soufflants.

Les ponts s'allongent ou se courbent de place en place, bâtis en pierres de pierre.

Sur les rives, les arcs de triomphe élevés à la mémoire des morts. Ils sont ajourés, entourés, ornés d'écritures, hérissés de queues de dragons.

Ça et là, Un Chinois, accroupi au-dessus de l'eau, exhibe impudemment son potiron jaune.

Nous sortons de la ville et des faubourgs. L'air est très pur, chargé de fraîcheur. Les détails des arbres se dessinent au loin avec un admirable relief. Sur les eaux lisses et blanches coupées de lotus, le soleil couchant met des reflets vives. Les collines bordent l'horizon sous l'incarnat du ciel. Le calme. Quelques voix d'oiseaux; le plamage bien d'un martin pêcheur. Des bateaux maçons, rouges et oranges, glissent comme dans un rêve. Là-bas la pagode du Tigre montre sa haute silhouette penchée, drapée de verdure.

CUISINE

Harengs sautés.

Choisir des harengs sautés, les mettre à tremper dix minutes dans de l'eau tiède, enlever la peau, couper les filets en lanières, puis faire une farce avec deux jaunes d'œufs durs, les œufs durs hachés et de la bonne huile d'olive, un filet de vinaigre; disposer les harengs dans un beurrier, en alternant un lit de harengs et un lit de farce.

Ce hors-d'œuvre est très bon, mais il est moins beau à l'œil que celui qui consiste à disposer les harengs dans un ravier, à les décorer avec de petits paquets de jaunes d'œufs, de blancs d'œufs, de persil, hachés et séparés. Assaisonner le tout avec de l'huile et du vinaigre.

Potiron puré.

Enlever les pépins et la peau d'une tranche de potiron, la couper en morceaux, cuire ces morceaux dans très peu d'eau bouillante salée, passer dans une passoire. Mettre un morceau de beurre dans une casserole, y faire revenir un oignon haché, mettre la purée, laisser mijoter un quart d'heure avec poivre et sel. Faire une liaison de jaunes d'œufs avec de la crème et servir.

Confiture de rhubarbe.

Enlever légèrement la première peau qui recouvre les tiges de rhubarbe, les couper par morceaux de un à 2 centimètres, les peser et prendre 400 gr. de sucre pour 500 gr. de rhubarbe.

Mettre les morceaux de rhubarbe dans la bassine avec un peu d'eau pour l'empêcher de brûler; après une demi-heure de cuisson, ajouter le sucre, faire encore cuire une heure à bon feu; écumer plusieurs fois. S'assurer du degré de cuisson en mettant un peu de confiture sur une assiette, si elle ne coule pas quand on incline l'assiette, elle est cuite. Mettre en pots et ne couvrir, comme toutes les confitures, qu'après plusieurs jours.

Un nouveau Mozart

Ce petit prodige, fils d'employés des postes, est né à Rennes, le 8 octobre 1904. Il a donc sept ans et deux mois. Le jeune René Guillois, tel est le nom de cet enfant extraordinaire, compose malgré son âge, et exécute au piano des symphonies, sonates, mélodies, fugues, duos pour piano et violon, duos pour violoncelle. Alors que tout bébé il semblait disposé pour le dessin, il se sentit un penchant très vif pour la musique à la suite de l'audition de la marche funèbre de Chopin, exécutée par la musique du 41e de ligne: bien qu'il n'eût jamais touché un instrument, une fois rentré chez ses parents il se mit au piano et exécuta l'œuvre célèbre. C'est depuis cet instant que René Guillois est mis à composer, au fil de l'inspiration, des morceaux de musique qui font l'admiration des professeurs du Conservatoire.

Le réseau mondial

A la fin de 1909 le développement total des chemins de fer du monde était de 1.066.748 kilomètres, se répartissant comme suit: Europe 329.691 kilomètres; Amérique, 513.324 kilomètres; Asie, 99.436 kilomètres; Afrique, 33.451 kilomètres; Australie, 30.516 kilomètres. Le coût total pour l'Europe seule est de 116 milliards et pour tous les autres pays, en dehors de l'Europe, de 119 milliards, de telle sorte que le capital total dépensé à la fin de 1909, pour l'établissement des chemins de fer du monde, peut être estimé à 235 milliards, ce qui représente une moyenne de 235.000 francs par kilomètre. Le prix kilométrique moyen est de 446 535 francs pour la France.

Un virtuose de l'échiquier

L'Automobile-Club vient d'être le théâtre d'une partie sensationnelle. Quarante joueurs d'échecs, choisis parmi les meilleurs de Paris, étaient assis devant quarante échiquiers, ayant pour adversaire un seul et unique joueur, M. Capablanca, un tout jeune Cubain, qui, imperturbable, précis comme un automate, passait devant chaque table, s'arrêtant à peine quelques secondes, et d'un mouvement net et sans hésitation, ripostait au coup du joueur. La main dans la poche de son pantalon, se penchant quelquefois le menton, d'un seul coup d'œil il voyait le coup à jouer. On reste stupéfait devant cette vivacité et surtout de la manière si soudaine dont il trouvait le défaut de son adversaire. Jamais un coup inutile, la partie est de suite claire, pas un mouvement d'impatience. Quatre heures après le jeune joueur avait gagné trente-sept parties, perdu une et deux nulles.

Une pêche miraculeuse

Voici un relevé suggestif de ce qu'on pêche dans la Seine et dans la Merne. L'année dernière, l'éclaircisseur adjudicataire chargé de ce service a retiré 6.255 chiens, 715 chats, 85 rats, 350 poulets, 90 pigeons, 41 canards, 255 oies, 135 lapins, 140 porcelets, 17 chèvres, 25 moutons, 4.125 kilos de viandes et abats. En 1901, on avait ré péché jusqu'à 10.100 chiens.